

La Campagne MARTIALIS à ANSOUIS

Deuxième article

La vie quotidienne à la ferme dans les années 40 et 50 et la reconversion

Paulette et Alice sont les doyennes de la petite communauté qui habite la Campagne Martialis. Elles ont bien voulu raconter pour Ansouis Patrimoine leurs souvenirs sur le quartier. Le lecteur trouvera ici la suite de leurs souvenirs.

Vie quotidienne dans les années 40 et 50

A partir de 1950 environ, toutes les terres sont louées pour le pâturage à Etienne Belmondo, le berger italien qui s'est installé d'abord à Saint Maurin, puis sur la ferme de la Pourrette. Celui-ci fait paître ses moutons sur les champs, qu'ils nettoient de toutes les mauvaises herbes. La bergerie s'arrêtera de produire des agneaux dans les années 1970.

Par contre, il restait beaucoup de muriers, vestiges de la culture industrielle de vers à soie qui existait au XVIII^e et au XIX^e. Il y a aussi de nombreux amandiers. La récolte se faisait lorsque Marthe Curnier, la fille de la voisine venait à la ferme. Elle donnait un coup de main pour écosser les amandes.

A proximité de la ferme, il y a aussi beaucoup de travail pour les femmes. Il faut faire des conserves avec les produits du jardin. Il faut aussi nourrir la basse-cour. Il y a des poules, des canards, des pintades et des lapins pour la consommation de viande et d'œufs de la famille. Assez peu étaient vendus. Il y a aussi un ou deux cochons, qu'un boucher de Pertuis, Monsieur Blanc, venait abattre et découper. Enfin il y a deux chèvres qui permettent d'avoir des tomes de fromages (accessoirement elles portaient la petite Alice lorsque tout le monde allait au jardin).



Des chèvres et des enfants

Pour ce qui manquait, les commerçants se déplaçaient à l'époque. Trois fois par semaine, le boulanger d'Ansois, Monsieur Coulomb, faisait la tournée (la tournée fut réduite ensuite à deux passages hebdomadaire avant de disparaître). Chaque semaine, il y avait aussi un épicier, Carmagnol, et un poissonnier dit « Pas joli » par un enfant irrévérencieux.

Tous les jours, il y avait aussi la tournée du facteur à vélo.

La viande rouge s'approvisionnait chez M. Blanc, le boucher. Celui-ci attendait dans sa boutique place de la Diane à Pertuis, lorsque la famille allait au marché du vendredi.



la façade de la Bastide vers 1935

Aller à l'école était compliqué lorsqu'on habitait loin du village. Outre la longueur de la marche, il fallait compter avec les intempéries qui pouvaient rendre les chemins impraticables l'hiver. André avait sa grand-mère à la Tour d'Aigues. Il allait donc à l'école dans ce village, en prenant au passage sa cousine Félicie, la fille de Paul et Noémie. Sa future femme, Valérie, habitait Soulière et avait ses deux grands-mères au village d'Ansois. En arrivant au village, elle allait saluer ses ancêtres, regardait ce qu'elles faisaient à manger et choisissait chez laquelle elle irait prendre le déjeuner.

Jusqu'à neuf ans, Paulette alla à l'école à Ansois où elle avait encore une grand-mère. Elle fréquentait la petite classe qui se trouvait à côté de la mairie (les grands avaient école plus haut à côté de l'église). Après le départ de la grand-mère, elle va en pension à l'Immaculé Conception à la Tour d'Aigues. Alice va directement au pensionnat, et continue dans l'institution de l'Immaculée Conception à Avignon.

Reconversion

A partir des années 50, la ferme sort lentement de l'agriculture vivrière. Les tracteurs et la camionnette remplacent les chevaux et les mulets, les engrais minéraux permettent d'augmenter les rendements. Plus besoin de calculer les distances et les efforts en fonction des forces des bêtes et des hommes. Les exploitants se tournent vers des cultures commercialisables.

Dans un premier temps, la région suit la conversion de la vallée de la Durance. André plante des melons et des asperges. Devant la maison, Tissot fait du champ qui longe aujourd'hui le chemin d'accès un verger de pommiers. Le grand père Fouque qui a épousé Marthe Curnier fait planter des cerisiers.

Roger, après le décès de son père André, se risque à l'ail et aux carottes.

Dans un deuxième temps au cours des années 1970, la viticulture envahit tout. Les paysans rachètent des droits à planter dans d'autres régions. Les machines à vendanger permettent d'économiser la main d'œuvre.

Un rééquilibrage se fait au cours des années 90. On plante du tournesol, du maïs, des céréales, sans abandonner la vigne.

Aujourd'hui tout le monde est à la retraite à la ferme et profite d'un repos bien mérité. Les terres sont exploitées par d'autres, les enfants ont choisi d'autres professions que l'agriculture. C'est une autre époque qui est arrivée.



Paulette dans son jardin dans les années 60 avec la voisine et une de ses filles